Du social au biologique : les habits neufs de la « race » ? Entretien avec Magali Bessone et Claude- Olivier Doron

*From the Social to the Biological: Refashioning Race. An Interview with Magali
Bessone and Claude-Olivier Doron*

*De lo social a lo biológico: ¿el nuevo «ropaje» de la «raza»? Entrevista con Magali
Bessone y Claude-Olivier Doron*

Élodie Grossi et Christian Poiret

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/remi/8320>

DOI : 10.4000/remi.8320

ISSN : 1777-5418

Éditeur

Université de Poitiers

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2016

Pagination : 249-270

ISBN : 979-10-90426-29-0

ISSN : 0765-0752

Référence électronique

Élodie Grossi et Christian Poiret, « Du social au biologique : les habits neufs de la « race » ? Entretien avec Magali Bessone et Claude-Olivier Doron », *Revue européenne des migrations internationales* [En ligne], vol. 32 - n°3 et 4 | 2016, mis en ligne le 01 décembre 2018, consulté le 15 avril 2022. URL : <http://journals.openedition.org/remi/8320> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/remi.8320>

Du social au biologique : les habits neufs de la « race » ? Entretien avec Magali Bessone et Claude-Olivier Doron

Élodie Grossi¹ et Christian Poiret²

Il est communément admis en France que la notion biologique de race est scientifiquement invalidée depuis les années 1950. Pourtant, le 19 juin 2015, la prestigieuse *Genetics Society of America* a présenté les travaux d'un groupe de généticiens visant à définir quatre profils génétiques-ethniques distincts, issus du sens commun et des catégories institutionnelles, mais en les fondant sur des variations génétiques considérées comme typiques : les Blancs non Hispaniques, les Afro-Américains, les Asiatiques de l'Est (*East Asians*) et les Latinos³.

La publication de ce texte, très diffusé, a valeur de piqure de rappel : nous aurions tort de croire que la « race » (biologique et en l'occurrence génétique) est définitivement sortie des pratiques scientifiques. Au contraire, ses usages sont à la fois multiples et fragmentaires. La « race » connaît donc des mutations au fil de sa circulation entre les différentes disciplines des sciences « dures » qui la mobilisent, mais aussi selon les contextes nationaux de son utilisation⁴. Ainsi, depuis une vingtaine d'années, les recherches en génétique sur les haplogroupes et les bio-marqueurs géographiques recourent-elles au concept de « population », entendue comme une notion biologique assimilée à celle de

1 Doctorante contractuelle au CNRS en sociologie et histoire américaine, agrégée d'anglais, membre des laboratoires EPIDAPO et URMIS, Case 7027, 75205 Paris cedex 13 ; egrossi@socgen.ucla.edu

2 Maître de conférences HDR en sociologie, Université Paris Diderot, Sorbonne Paris Cité, Unité de Recherche Migrations et Société, Case 7027, 75205 Paris cedex 13 ; poiret@univ-paris-diderot.fr

3 Genetics Society of America (2015) Health records and genetic data from more than 100,000 Californians power medical research, [en ligne] consulté le 14 juin 2016. URL : http://www.genetics-gsa.org/media/releases/GSA_PR_20150619_GERA.html

4 Génétique, épigénétique, médecine, psychiatrie, épidémiologie, biologie, pharmacologie, anthropologie physique, démographie, etc., les frontières entre ces différents domaines étant parfois mouvantes.

« race »⁵. En épigénétique (domaine relativement récent qui étudie l'influence de l'environnement sur l'expression des gènes), des chercheurs théorisent l'inscription de la « race » dans l'épigénome, une « race » alors pensée comme résultant d'une succession d'expériences environnementales ayant des effets biologiques sur le long terme⁶. En médecine, aux États-Unis, la notion de race est employée, au même titre que le sexe et l'âge, pour qualifier le profil des patients (Bessone et Sabbagh, 2015). C'est ainsi que selon une logique de médecine personnalisée « racialisée », le dosage de certains médicaments est parfois ajusté en fonction de cette variable « raciale »⁷. Mais surtout, l'usage de la « race », comme notion biologique, n'est pas l'apanage des seuls professionnels de la santé et de la recherche en sciences naturelles. Aux États-Unis notamment, les particuliers se familiarisent de plus en plus avec des tests génétiques qui servent à déterminer leur ancestralité selon des « races-ascendances bio-géographiques » (ou haplogroupes) préalablement établies par les entreprises privées proposant ces services comme 23andMe, deCODEme, Navigenics, Pathway Genomics, Lumigenix, Genotek, etc⁸.

En Amérique du Nord, depuis une vingtaine d'années, des chercheurs en sciences sociales étudient les recours à la notion de race en sciences « dures » et en médecine : recherches sur l'eugénisme et le néo-eugénisme (Schrag, 2011 ; Hensen et King, 2013 ; Leonard, 2017) ; sur les pratiques médicales racialisées à l'époque de l'esclavage (McCandless, 1996 ; Hoberman, 2012 ; Savitt, 2002 ; Long, 2016) ; recherches liées à la bioéthique, sur l'histoire des expérimentations médicales prenant pour sujets les corps « noirs » (Jones, 1982 ; Washington, 2008). Un ensemble de travaux s'intéressent à la racialisation de certaines maladies : l'anthropologue Michael Montoya (2011) étudie l'usage de la catégorie « Mexicain-Américain » par des chercheurs en génomique spécialistes du diabète de type 2 ; l'historien Keith Wailoo travaille sur la drépanocytose

5 Les haplogroupes désignent de grands groupes d'haplotypes, c'est-à-dire des séries d'allèles que l'on trouve dans des parties spécifiques des chromosomes. En génétique humaine, on étudie en général les biomarqueurs du chromosome Y (ADNY) et ceux de l'ADN mitochondrial (ADN-mt). L'ADNY suit seulement la lignée patrilinéaire, l'ADN-mt suit la lignée matrilinéaire. L'haplogroupe désigne un groupe d'humains ayant un ancêtre commun en lignée patrilinéaire ou matrilinéaire : chaque haplogroupe porte un nom spécifique et fait correspondre une « population » donnée à une aire géographique prédéfinie. La dénomination des « populations » et leur association à un territoire constituent des enjeux de débats politiques et sociaux, notamment autour des critères retenus pour la constitution de bases de données qui permettent d'affecter les individus à des groupes d'origine et à des aires géographiques. Les haplogroupes peuvent être également divisés en clades. Des généticiens des populations cherchent ainsi à mesurer la distribution de ces haplogroupes, clades et sous-clades dans différents espaces. Par exemple, la fréquence du sous-clade R-M269 de l'haplogroupe R1b porté par le chromosome Y est d'environ 90 % au Pays de Galles et en Irlande, 80 % en Écosse, 60 % en Espagne et en France (dont 80 % en Bretagne et en Normandie), environ 70 % au Portugal, 45 % dans les régions Est de l'Angleterre, 50 % en Allemagne, 50 % aux Pays-Bas. Il apparaît également dans certaines régions d'Afrique du Nord, notamment en Algérie (Robino *et al.*, 2008 ; Busby *et al.*, 2011).

6 Au sujet de l'épigénétique raciale, voir notamment Kuzawa et Sweet (2009) ; Thayer et Kuzawa (2011) ; Jasienska (2009).

7 Le facteur « racial » est discuté en termes culturel, psychosocial, environnemental et génétique en ce qui concerne les variations observées dans les réactions médicamenteuses (Burroughs, Maxey et Levy, 2002). Au sujet de la médecine personnalisée et de ses implications raciales, voir Panofsky (2009).

8 À propos du développement massif de ces entreprises privées se spécialisant dans les tests génétiques, voir Phillips (2016).

(2001) et sur le cancer (2011) tandis que l'historien et psychiatre Jonathan Metz (2009) s'intéresse à la schizophrénie. Enfin, sans prétendre avoir fait le tour du panorama, on peut mentionner des sociologues et anthropologues comme Steven Epstein (2007), Jenny Reardon (2005), Sandra Soo-Jin Lee (2013), qui étudient le développement de la génomique racialisée et l'usage des tests génétiques d'ancestralité par des individus souhaitant « découvrir leurs origines ».

Face à ce foisonnement nord-américain, les sciences sociales françaises font pâle figure. Si la sociologie des relations inter-ethniques a parfois exploré les enjeux de l'importation de catégories « raciales » des États-Unis vers la France dans le champ des politiques publiques⁹, bien peu de travaux portent sur les transferts transdisciplinaires de ces mêmes objets dans le champ des sciences de la nature, leur circulation entre différents contextes nationaux et leur évolution historique. Malgré un recours usuel à la notion de race en médecine, en génétique, en biologie ou en épigénétique, les enquêtes en France sur la racialisation des « sciences dures » et de la médecine brillent plutôt par leur absence.

Pour tenter d'éclaircir ces questions, nous avons rencontré en décembre 2015 Magali Bessone, philosophe à l'Université Rennes I, auteur de *Sans distinction de race ? Une analyse critique du concept de race et de ses effets pratiques* (2013) et Claude-Olivier Doron, philosophe et historien des sciences à l'Université Paris Diderot, auteur de *L'Homme altéré : races et dégénérescence (XVII^e-XIX^e siècles)* (2016). Tous deux sont spécialistes des théories de la « race » et proposent des lectures novatrices des modalités de construction et des usages des catégories ethniques et raciales dans le champ des sciences naturelles et de la médecine.

La restitution de cet échange nous paraît importante à plusieurs titres¹⁰. Tout d'abord, il s'agit de présenter à un public initié, mais aussi de non-spécialistes, différentes modalités de mobilisation de la notion de race dans les disciplines des « sciences dures », en interrogeant les phénomènes de permanence et de transformation qui y sont à l'œuvre.

Ensuite, d'un point de vue épistémologique, il s'agit de revenir sur l'opposition entre constructivisme social et naturalisme lorsque ces paradigmes sont appliqués à la « race », en replaçant ces notions dans une perspective historique. L'opposition binaire entre dynamique sociale (constructivisme) et fixisme biologisant (naturalisme) en ressort complexifiée au vu de la pluralité des significations de la notion de race développée dans les différentes disciplines des sciences naturelles.

Enfin, cet entretien prend la forme d'un appel, lancé aux chercheurs en sciences sociales, à s'intéresser aux questions touchant, notamment, à la biologie de la « race » dans le contexte français. Il en ressort une invitation à déconstruire les usages parfois complexes de cette notion, en produisant des ethnographies, des enquêtes empiriques et des études de cas historiques détaillées. Ainsi pourrait émerger en France un champ de recherche au croisement des « science studies » et de la « critical race theory », porteur de questions novatrices sur la racialisation de la science et ses effets sociaux et politiques.

⁹ Voir par exemple De Rudder, Poiret et Vourc'h (2000).

¹⁰ Une restitution très partielle, l'entretien ayant duré trois heures et demie.

Élodie Grossi (EG) : Au cours de ces dernières décennies, on a beaucoup entendu parler d'un retour de la « race » en biologie, en médecine et en sciences cognitives. Est-ce qu'il vous serait possible de faire le point sur ce phénomène ?

Claude-Olivier Doron (COD) : Peut-on parler de retour ? Pour qu'il y ait retour, encore faudrait-il qu'il y ait eu disparition. Et concernant l'anthropologie biologique ou la médecine, ce discours doit être sérieusement interrogé. Il est lui-même un artefact historiographique. Des études ont repris l'histoire des catégories raciales depuis les années 1940-1945 (Reardon, 2005 ; Gissis, 2008). Elles montrent que, contrairement à une idée répandue, après 1945 il n'y a pas eu abandon de la notion de race en tant que telle en biologie et en médecine. Est-ce qu'il y a rupture dans la manière de la conceptualiser ? Il faudra y revenir. En tout cas, la notion perdure avec des transformations. Et si l'on étudie la masse des textes, on constate au contraire une augmentation des usages de la notion de race entre 1945 et aujourd'hui. Y a-t-il eu disparition ou plutôt transformation ? Et cette transformation a-t-elle induit une rupture conceptuelle radicale, qu'on présente souvent comme un passage d'un concept typologique de race à un concept populationnel ? Ce discours et cette dichotomie épousent d'un peu trop près le discours des acteurs eux-mêmes (en particulier celui des généticiens des populations qui, stratégiquement, ont joué de cette opposition) pour être opérationnels en histoire et philosophie des sciences. Je ne pense donc pas qu'il y ait à proprement parler retour. Je pense qu'il y a eu des transformations et en même temps une perduration, aussi bien en biologie qu'en médecine. Par contre, il faut s'interroger sur les conditions sociales qui ont fait que dans les années 2000, ces savoirs – le savoir de la génétique des populations humaines, les analyses de pharmacogénétique, les analyses médicales sur la race – n'ont plus été confinés dans l'espace scientifique mais sont devenus des enjeux socio-politiques de premier ordre, notamment aux États-Unis. J'en donnerai trois qui me semblent essentielles. La première, c'est la démocratisation des pratiques généalogiques aux États-Unis, très bien analysée par Weil (2013) et, dans les années 1970, son arrimage au problème des « roots », de l'enracinement de l'identité profonde de certains groupes ethniques ou raciaux. Deuxièmement, les transformations importantes des politiques de santé publique aux États-Unis, bien résumées par Epstein (2007) dans son livre *Inclusion*, lorsque l'inclusion des différences (y compris raciales) devient un enjeu fondamental dans les politiques de santé publique. Et, troisième point, le développement d'Internet qui diffuse ces nouveaux savoirs. Donc, ce n'est pas tant un retour qu'un phénomène de perduration, avec des degrés de transformation qu'il faut analyser dans le détail ; et surtout un mécanisme de déconfinement de ces savoirs, qui se trouvent investis dans les pratiques sociales.

Magali Bessone (MB) : Oui, je trouve ça tout à fait juste dans le contexte états-unien. Mais c'est aussi intéressant de regarder si ce tableau existe dans le cadre français. De ce point de vue, l'histoire est un peu différente. À partir de 1945-1950, des déclarations de l'UNESCO, en France, on n'a sans doute pas eu une disparition, mais une mise sous le tapis du vocabulaire de la race dans les discours publics et dans les discours scientifiques. La grande question était celle des inégalités sociales. Et la question raciale a été perçue comme une mauvaise entrée pour traiter des inégalités. Elle heurtait le traitement républicain de l'indifférence aux différences. Sous le double effet de l'exclusivité du critère socio-économique, hérité du marxisme, ou de l'exclusivité du critère sociocul-

turel, le capital, hérité de Bourdieu, la race était perçue comme une importation paresseuse de catégories valables aux États-Unis mais qui ne correspondaient pas à ce qui aurait pu être explicatif en France. C'est « la ruse de la raison impérialiste » (Bourdieu et Wacquant, 1998). L'idée est qu'on réutilise des catégories sans les avoir interrogées, alors même qu'aux États-Unis, elles sont prises dans une conception naïve, dans une ethnicisation « biologisée » du social. Mobiliser le critère racial aurait contribué à renforcer des croyances dans les races qui, en France, avaient au contraire besoin d'être éliminées. Cela dit, il me semble que ce tableau et ce genre de discours critique de la question raciale ont changé depuis ces dix dernières années. Dans l'espace public, on a récemment connu des flambées médiatiques autour d'événements où la question raciale était explicitement mobilisée, avec l'affaire Dieudonné et les affaires Taubira, par exemple. Dans le champ scientifique, de plus en plus de chercheurs en sciences sociales interrogent la construction de ces catégories et la dimension racialisée des inégalités socio-économiques : comment se forment-elles, comment sont-elles explicatives d'une stratification sociale spécifique qui n'est pas le calque d'une stratification économique ou culturelle ? Il n'y a pas un retour de la race, mais le retour d'une interrogation à partir de critères de racialisation, qui permet de reprendre la main sur des inégalités invisibilisées par la mise en tabou de la question raciale.

Christian Poiret (CP) : Aux États-Unis, non seulement la notion de race n'a donc pas disparu des sciences de la nature, mais son usage a été inflationniste. Est-ce qu'il en va de même en France ? Y a-t-il une réactualisation de la notion de race par les sciences de la nature, la biologie ou la médecine ? Et auquel cas, est-ce encore une « ruse de la raison impérialiste » ou un cheminement propre au contexte national ?

COD : L'analyse de l'évolution du discours scientifique sur la race, en France, nécessiterait des données plus précises. Mais les études longitudinales montrent que la notion de race ne disparaît pas du discours biologique, anthropologique, génétique et médical. Globalement, jusque dans les années 1970, en anthropologie biologique, la notion de race est massivement utilisée. Ruffié, par exemple, l'utilise de manière cohérente jusqu'à cette période. Pendant très longtemps, il définit les *races* comme des « *populations* qui diffèrent de manière significative par la fréquence d'un ou plusieurs polymorphismes génétiques ». Puis, dans les années 1970, il fait un tour de passe-passe en disant qu'« il n'y a pas de *race*, il n'y a que des *populations* ». Mais son discours varie selon les forums auxquels il s'adresse : il dit cela au Collège de France, lorsqu'il s'adresse au grand public. Mais en même temps, il continue à mobiliser la notion de race dans des textes médicaux et scientifiques, jusque dans les années 1980. Par exemple, il utilise la notion de « flux caucasioïde » ou de « trait négroïde » dans un article de 1979. Et ça se poursuivra jusque dans les années 1990-2000 en France, par exemple dans les journaux de médecine tropicale. Paradoxalement, c'est dans les années 2000 qu'il y a une interrogation sur ces usages des catégories raciales, au moment même où ces usages explosent aux États-Unis. Et là, on parle des usages *explicites*. Mais si on se situe au niveau des usages implicites, dans la pratique clinique et le milieu hospitalier par exemple, on ne dispose d'aucunes données. C'est l'un des grands problèmes des sciences sociales aujourd'hui. Dire qu'il n'y a pas d'usage de la race en médecine en France, on n'en sait strictement rien. Mais pour avoir fait des ethnographies en amateur sur cette question, je

peux dire que ce n'est pas le cas. Il y a des usages muets, sans doute, mais qui méritent d'être investigués. Donc, je ne pense pas que, du point de vue du discours scientifique et médical, cela ait jamais vraiment disparu, y compris en France. En revanche, tu as raison en ce qui concerne la sphère sociale... Et les deux sont liés. Le silence dans la sphère sociale explique notre méconnaissance des pratiques scientifiques et médicales. Dans la sphère sociale, en ce moment en France, il y a un blocage et une forme de tabou, qui peut se justifier d'ailleurs. Je comprends les critiques de la position Wacquant/Bourdieu, mais à mon avis, elle dit quelque chose de vrai¹¹. La notion de race est utilisée de manière très routinière aux États-Unis. C'est une catégorie inscrite dans les pratiques sociales depuis très longtemps, banalisée comme telle et qui recouvre globalement, même si pas seulement, la couleur. En France, on a une connaissance peut-être plus complexe de ce que furent les usages de la notion de race. Et dans l'imaginaire collectif, on sait qu'elle recouvre d'autres réalités que la couleur. On se rappelle bien que les Juifs étaient pensés comme une *race*. On sait bien qu'il y avait d'autres conceptualisations de la race dans l'espace politique, que celle accrochée à la couleur, qui mettaient l'accent sur l'origine et la généalogie. Et la question se pose de la pertinence d'utiliser cette notion, surchargée historiquement d'un ensemble de signifiants, pour analyser les pratiques sociales actuelles. Aux États-Unis, la question ne se pose pas, c'est, de fait, une pratique sociale installée et explicite. En France, je ne suis pas du tout sûr qu'elle soit le signifiant et le référent fondamentaux mobilisés par les acteurs, ni dans les pratiques discriminatoires ni du côté des discriminés. Je suis très critique de l'universalisme républicain tel qu'il s'affirme et des effets radicaux d'exclusion qu'il produit. Mais je pense qu'il faut garder en tête un point essentiel : ce qui caractérise la notion de race, si je fais un peu du Balibar, c'est de s'insérer dans la tension entre l'horizon universel du citoyen et les différences anthropologiques des sujets (Duvoux et Sévérac, 2012). Or la situation n'est pas la même en France, aux États-Unis ou au Brésil, par exemple. Aux États-Unis, lorsqu'il y a mobilisation de la catégorie de race pour la faire jouer en tension avec l'horizon prétendument universel du citoyen – en dénonçant son caractère formel, hypocrite, incomplet, etc. – il sera très rare que cette référence raciale appliquée à la catégorie « afro-américaine », par extension, mette en question radicalement la citoyenneté des Afro-Américains. Idem au Brésil par exemple. En France, sur le territoire métropolitain, référer et assigner à la race, c'est risquer de mettre radicalement en tension la citoyenneté des groupes visés : c'est souvent mettre en cause leur statut même de citoyens français. C'est dire, pour paraphraser un discours qui était autrefois l'apanage de l'extrême droite et qui semble se répandre : « il y a des citoyens de papier » et « il y a de vrais citoyens ». Et ces « citoyens de papiers », on ne va pas cesser de leur demander de prouver qu'ils sont de « vrais citoyens » ; on ne va pas cesser de laisser entendre qu'ils ne sont pas de « vrais citoyens ».

11 Bourdieu et Wacquant (1998) soulignent que le transfert « sauvage » dans d'autres cadres nationaux, de questionnements, de concepts et de cadres théoriques issus des *Racial and Ethnic Studies* étatsuniennes, s'accompagne du transfert d'une vision du monde très spécifique malgré ses prétentions à l'universalisme. Une vision qui se caractérise en particulier par un « dualisme rigide des divisions de l'ordre racial », fondé sur l'opposition binaire entre Noirs et Blancs.

CP : L'usage des tests généalogiques qui est fait aujourd'hui par les « Blancs » n'a-t-il pas pour effet de réintroduire de la racialisation au sein de la *whiteness*, alors qu'inversement, l'usage qui est fait de ces tests par ceux qui sont catégorisés comme « Noirs » permettrait de ré-ethniser la catégorie raciale ? Cela correspond-il au basculement catégoriel de « *Black* » à « *African-American* », avec notamment une tentative d'enracinement de la catégorie « Africain-Américain » dans des territoires originels, imaginaires ?

COD : C'est une question assez difficile. On a très peu d'études sur les usages des tests génétiques par ceux qui se disent « Européens-Américains » ou « *White-American* ». Pourtant, selon les rares études statistiques disponibles, cela représente à peu près 80 % des usagers. On dispose de beaucoup d'études sur les usages chez les Afro-Américains, chez les Juifs aussi en partie, mais très peu chez les « Blancs ». Cela étant, il y a une forme de racialisation très ancienne de la *whiteness*, qu'on retrouve aujourd'hui dans les usages racialistes qui sont faits de ces tests, surtout dans certains forums défendant l'identité européenne ou l'identité blanche. Sur ces forums, il y a une sorte d'éclatement de la *whiteness*, avec des distinctions internes, entre « Nordiques » et « Méditerranéens » par exemple. Cela rejoint l'usage plus classique de la notion de race telle qu'elle existait jusqu'au milieu du XXe siècle, avec des distinctions entre les différentes races européennes, au sein de la *whiteness*. L'objectif étant de s'affilier à celle qui est censée constituer l'identité la plus importante en Europe. Ce sont aussi des usages qui visent, pour les Américains mais aussi pour les Européens, à réduire au maximum à des ascendances négligeables, les ascendances africaines ou « *Native-American* », par exemple. Les usagers de ces forums utilisent les tests pour maximiser leurs ascendances européennes et pour réduire le reste à un bruit de fond. Pour les Afro-Américains, c'est assez complexe, il y a des usages très divers. Certains cherchent à s'affilier à des groupes ethniques en Afrique, en essayant de retrouver leurs ancêtres d'avant le « grand passage ». Et cela fait parfois éclater la catégorie d'Afro-Américain. Il y a aussi des usages qui consistent, dans des *talk-shows*, à s'affronter à coup de tests génétiques pour voir qui a le plus d'ascendance « *Sub-Saharan African* », qui est le plus « noir » du groupe. Mais il y a aussi des usages émergents, qui consistent à valoriser le mélange, avec des ascendances « *Native* », des ascendances « *European* » et « *Sub-Saharan African* », pour définir l'identité propre des Afro-Américains par rapport aux nouveaux venus d'Afrique. Insister sur tels ou tels aspects est clairement stratégique. Plus généralement, les usages des savoirs génomiques sur les ascendances bio-géographiques sont très variés. On ne peut pas les penser en termes manichéens. Certains usages servent à déconstruire les catégories racialisées fondées sur des signes comme la couleur. On le voit aux États-Unis et au Brésil : « Regardez, vous vous prenez pour un Noir, vous vous prenez pour un Blanc, mais en réalité, vos ascendances prouvent que vous n'êtes pas ce que vous croyez être ». C'est très utilisé au Brésil par des gens qui se revendiquent antiracistes. Il y a cet usage-là et il y a des usages inverses : « Regardez, il y a une étroite correspondance entre les ascendances bio-géographiques et la couleur ».

MB : Votre question me fait penser à l'épisode concernant Rachel Dolezal, qui a été très débattu l'année dernière aux États-Unis. Rachel Dolezal dirigeait la section locale de la NAACP¹² à Spokane et « passait pour » noire jusqu'à ce que ses parents déclarent publiquement que puisqu'elle était leur fille biologique et qu'ils étaient blancs, elle était nécessairement blanche elle aussi. La première chose intéressante à remarquer dans cette affaire, c'est que le scandale a porté en grande partie, au moins dans un premier temps, sur le fait que Rachel Dolezal avait *menti*, sur son identité raciale, puisqu'elle prétendait être noire, alors qu'« en réalité », elle était blanche. Et c'est ce « en réalité » qui est remarquable. Cela veut dire que la *réalité* de la race de Rachel Dolezal est liée au fait que ses parents sont blancs et *donc* qu'elle a hérité d'un génotype blanc. Est-ce que c'était une acception sociale ou scientifique – quel sens prend la distinction ici ? Brubaker (2016a et b) a étudié dans un article récent les réactions de chercheurs en sciences sociales spécialistes de la question raciale. Il a cartographié un éventail de réactions possibles. Certains disaient : « En effet, elle est *réellement* blanche puisque ses parents sont blancs. Si on veut être précis sur son ascendance raciale, on pourrait faire des tests généalogiques ». Mais comme le montre Sarah Abel (2016) et comme tu viens de le rappeler, ces tests génétiques sont très peu fiables et leur usage est socio-politique : la place de la « science » et le rôle de la « vérité » dans l'usage des tests sont très discutables (Bolnick *et al.*, 2007). Selon les tenants d'une deuxième interprétation, défendre de manière cohérente une approche constructiviste de la race, c'est admettre que la race c'est ce qu'on en fait, c'est la manière subjective dont on la vit, c'est aussi l'ensemble des déterminants sociaux auxquels elle est associée. Rachel vivait dans un quartier noir, elle était à la NAACP, elle avait un « mode de vie » noir, elle se « sentait » noire, elle avait même apparemment porté plainte pour discrimination par le passé. À tous ces titres, elle *était* noire. Pourquoi pas ? Si on va jusqu'au bout de l'idée que la race est une construction sociale, il y a très peu de bonnes raisons de contester que Rachel Dolezal soit noire. D'une certaine manière, la réception de cette affaire renvoie à toute la littérature sur le *passing*. Mais bien sûr il s'agit d'un *passing* inverse de celui des années 1920, qui concernait des Noirs qui passaient pour Blancs et qui en réalité n'étaient pas vraiment blancs en raison de la règle de la seule goutte de sang¹³. Là, c'est l'inverse, mais la première position défend exactement la même logique, comme si, contre l'idée que la race est un construit social, seul le sang pouvait dire réellement quelle est l'affiliation raciale de Rachel. Et puis il y a eu une troisième position, qui a contesté la légitimité de l'auto-déclaration de Rachel, au motif qu'elle utilisait la catégorie du dominé noir alors qu'elle appartenait au groupe dominant blanc : elle aurait cherché à bénéficier de la discrimination positive ou d'avantages liés

12 La NAACP est l'acronyme de la célèbre *National Association for the Advancement of Colored People*, l'association de défense des droits civiques des Afro-Américains aux États-Unis, fondée en 1909 sous l'égide de William Edward Burghardt Du Bois notamment. Le fait que Rachel Dolezal ait occupé le poste de directrice de la branche de la NAACP dans la ville de Spokane dans l'État de Washington avait fait polémique.

13 La *one-drop rule* aux États-Unis est un principe légal et social bien connu qui émerge au cours du XIXe siècle et prescrit historiquement l'affiliation à la race noire de tout individu ayant un ancêtre « noir ». L'expression de « seule goutte de sang noire » fait référence à ce principe d'hypodescendance : il suffisait d'un seul ancêtre noir sur plusieurs générations pour être placé dans cette catégorie et être ainsi privé de ses droits politiques et sociaux notamment dans le Sud ségrégué sous le régime des lois Jim Crow.

à cette catégorisation. A-t-on le droit de prétendre à ces avantages justifiés par une histoire de domination, alors qu'« on » n'a pas - « on », c'est-à-dire sa lignée familiale, mais le doute subsiste pour l'individu, pour Rachel elle-même - subi cette forme de domination historique ? C'est un tout autre pan de la question. Mais on revient à l'idée que la catégorisation raciale est bien une catégorisation sociale, et qu'il y a une histoire, un récit, y compris un imaginaire, de la catégorisation qui est difficile à déconnecter de ses usages actuels.

COD : Tu as raison, c'est un cas très intéressant. Le discours qui consiste à dire : « finalement, la vérité est donnée par les ascendances et les signes racialisés de couleur sont trompeurs », est mimétique du discours scientifique de la génétique des populations et, avant elle, de l'anthropologie raciale. Depuis bien longtemps, l'anthropologie raciale a affirmé que la couleur n'était pas le signe le plus pertinent pour définir la race. Ce signe indicateur a longtemps été la morphologie. Ensuite, avec la génétique des populations, cela a été le matériel sanguin puis l'ADN. Et cela se voulait être un discours critique. Mais il est très ambivalent parce qu'il repose sur l'idée que la vérité se loge dans les ascendances génétiques. Il y a un cas très connu d'un *White Supremacist* américain invité dans un *talk-show*. On lui a fait faire un test génétique qui a montré qu'il avait 14 % d'ascendance afro-américaine. Tout le monde considèrerait que c'était un outil antiraciste. Mais, c'est un outil à double tranchant. Et cette ambiguïté, on la retrouve au Brésil avec des opposants aux politiques de discrimination positive qui utilisent ces tests d'ascendance : beaucoup de gens se disent « noirs » alors qu'ils ne le seraient pas vraiment et ce ne serait pas juste qu'ils bénéficient de ces politiques.

EG : On a parlé de constructivisme social, et on oppose souvent le constructivisme social au naturalisme. Mais n'y a-t-il pas différents types de naturalismes ? Est-ce que le naturalisme, c'est l'essentialisme ? Les sciences sociales pensent souvent la notion de nature comme un principe de fixité : le naturel, c'est l'immobilité, c'est le déterminisme, c'est ce qui finalement est à déconstruire et donc à mettre en mouvement. Mais avec l'épigénétique, parfois présentée comme l'entrée du social dans la nature, l'explication des phénomènes biologiques relèverait aussi de l'influence de l'environnement social. Comment peut-on articuler constructivisme et naturalisme ? L'épigénétique peut-elle nous aider à réfléchir à cette tension ?

MB : Je voudrais juste préciser le ou les sens de « naturalisme » pour commencer. Le terme de « biologisme » apparaît parfois comme synonyme de naturalisme. Mais le naturalisme et le biologisme sont deux choses très différentes. À ce propos, quelque chose de très intéressant se joue lors de la naissance des sciences sociales, quant au rapport entre naturalisme et sciences sociales, par exemple dans la discussion entre John Stuart Mill et Auguste Comte. Mill, dans le livre VI du *Système de Logique*, qui porte sur la logique des sciences morales – c'est-à-dire des « sciences sociales » – défend un naturalisme des sciences sociales contre ce qu'il appelle « l'intuitionnisme ». Pour lui, les esprits humains et les comportements humains peuvent être l'objet de sciences expérimentales comme n'importe quel objet dans la nature et étudiés selon les mêmes méthodes que celles des sciences naturelles. Il n'y a pas d'exceptionnalisme de l'esprit ou des sociétés humaines. Pour Mill, s'il y a un problème spécifique qui se pose aux sciences sociales, c'est celui de la collecte des données.

Le chercheur se trouve face à un ensemble tellement massif qu'il est obligé d'en passer par une logique statistique. À partir de données observées ou produites expérimentalement, on infère des lois générales de l'esprit humain ou des sociétés humaines. Or, Mill défend ce naturalisme pour des motifs politiques. Si l'on ne pense pas une science naturelle de l'esprit humain, la seule alternative est « l'intuitionnisme » : on pose qu'il y a quelque chose de mystérieux dans l'âme humaine ou dans le comportement humain, par essence inaccessible à la connaissance scientifique. Et ainsi, on renonce à justifier ses croyances, ses désirs, ses convictions, ses comportements par la raison. On n'est pas obligé de justifier ses propres croyances, puisque l'esprit est mystérieux. Il écrit : « Il n'y a jamais eu d'instrument aussi puissant que l'intuitionnisme pour consacrer les préjugés les plus enracinés ». Donc l'idée que l'esprit humain est quelque chose de naturel, qu'on peut connaître par la science expérimentale, est émancipatrice chez Mill. C'est un projet pour se défaire de ses préjugés sociaux. Or le grand modèle scientifique pour penser les sciences de l'homme, ce n'est pas la biologie pour Mill, mais la météorologie ou la science des marées. Comme dans les sciences humaines, le chercheur y est confronté à trop de données. On peut connaître une règle selon laquelle dans telles conditions de température et de pression s'ensuit tel phénomène météorologique. Mais on ne peut pas prévoir avec certitude, à chaque instant et en chaque lieu, la température et la pression atmosphérique. Donc il faut faire des prévisions « un peu douteuses ». La science morale ou la science sociale n'arrivera jamais au même type de certitudes que la mécanique ou l'astronomie. Si l'on savait tout d'un individu, on pourrait savoir comment il va réagir dans telle circonstance. Mais on n'aura jamais accès à toutes les données pertinentes. Donc, il faut passer à la statistique qui donne une possibilité globale de prévoir les comportements individuels ou collectifs. Il y a ainsi une explication et une prévision possibles des comportements humains. Dans sa manière d'envisager les sciences sociales comme des sciences naturelles de l'homme, Mill s'oppose notamment à Auguste Comte. Pour Comte, en tout cas le premier Comte, celui que cite Mill dans le livre VI du *Système de Logique*, la science fondamentale, sur laquelle se fonde l'édifice des sciences de l'homme, est la physiologie. On peut ramener les différences entre humains à une donnée morphologique, organique, anatomique et penser la société sur un modèle organiciste. Donc, au moment de la naissance des sciences sociales, on a déjà deux références à la « nature » qui n'ont rien à voir. Ce débat, autour de 1850, est fondamental. L'idée de chercher à expliquer une « nature humaine » est au fondement même des sciences sociales. Évidemment, le modèle de référence de la « science naturelle » se modifie avec les évolutions de la biologie. La phrénologie, l'anatomie, la morphologie, la physiologie, la génétique, l'épigénétique, la neurologie, ce sont des avancées qui modifient la manière dont les sciences sociales mobilisent des connaissances biologiques. Or, dans tous les cas, et depuis le débat entre Mill et Comte, la grande question est celle de la liberté : sommes-nous déterminés par notre histoire individuelle, par notre corps (notre anatomie, notre patrimoine génétique, etc.), par notre environnement socio-historique, ou sommes-nous libres ? Le problème du rapport entre naturalisme et sciences sociales, in fine, c'est la question de la liberté.

COD : On peut replacer cela dans un cadre plus ancien, lié à un projet politique. Avec Mill ou Comte, on se situe dans les années 1830-1850. Mais ils héritent d'une tradition antérieure dans laquelle la notion de race entre dans les analyses socio-politiques des civilisations et notamment des sociétés euro-

péennes. Et cela se fait dans un contexte, en France en particulier, où émerge l'idée qu'il faut prendre la société comme objet, pour ajuster les dispositifs institutionnels et politiques à la nature des groupes humains qui leur sont sous-jacents et qui composent cette société. Les questions qui occupent Mill ou Comte s'inscrivent dans un champ beaucoup plus large, souvent porté par des libéraux. Par exemple, Charles Dunoyer qui, bien qu'oublié, est l'un des plus importants libéraux du début du XIXe siècle. Il va intégrer le savoir naturaliste sur les races, au sens de l'histoire naturelle de l'Homme, dans l'analyse de la société, pour identifier les obstacles au déploiement de la liberté pensée comme réalisation de la nature de l'Homme. Jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, on considérait généralement que les obstacles au déploiement de la liberté logeaient dans les formes de gouvernement et les institutions, comme le despotisme. Il suffisait de les changer pour que la liberté se déploie. À partir du début du XIXe siècle, on va de plus en plus considérer que les principaux obstacles se situent dans le peuple lui-même, dans la société. Et cela va de pair avec une volonté de connaître sous toutes leurs formes, y compris biologiques, les différentes composantes de la société. La notion de race qui intègre le discours des sciences politiques a aussi pour vocation d'identifier les obstacles à la liberté pour favoriser l'émancipation, avec une dimension qui n'est pas nécessairement fataliste. La question que tu as posée sur la notion de nature me semble être fondamentale. Mais il y a un problème lié aux différents sens du concept de « nature ». Il y a un sens assez ancien qui renvoie à la nature comme essence, opposée aux accidents, et qui perdure. Il y a aussi la nature au sens du monde physique, obéissant à des régularités et à des lois propres, indépendamment d'une analyse métaphysique. Sur ce modèle, au XIXe siècle, on cherchera à élaborer une « physique sociale » indépendante des discours métaphysiques. Et puis il y a la nature au sens plus restreint de la biologie et du vivant. Souvent, on glisse d'une conception à l'autre trop facilement. En tout cas, il faut se méfier du discours qui consiste à dire que la race est liée uniquement, dès le départ, à un discours fixiste et essentialiste. Un discours inscrivant les différences dans une essence fixe, sans histoire, instituées presque métaphysiquement, ce qu'on appelle parfois le polygénisme, la croyance en plusieurs espèces d'homme distinctes. L'histoire de la notion de race montre qu'au départ, elle est plutôt intégrée dans le champ de l'histoire naturelle pour penser des caractères accidentels, pas institués métaphysiquement et inscrits dans l'essence de l'espèce humaine, mais qui présentent malgré tout une certaine constance et se transmettent à travers les générations par des mécanismes physiques. Elle peut faire l'objet d'une analyse naturaliste qui n'est pas fixiste. Dans les premiers travaux sur la race, elle est surtout utilisée pour déjouer l'opposition entre deux notions traditionnelles de l'histoire naturelle : celle d'espèce d'un côté, qui renvoie à un fondement de métaphysique (l'espèce créée par Dieu) ; et de l'autre côté, celle de variétés, comme ensemble de variations inconstantes qui peuvent affecter l'espèce sur des caractères accessoires. La race va désigner un niveau intermédiaire entre les deux : une variété apparue dans la nature et qui se transmet ensuite à travers les générations, avec une certaine constance. L'épigénétique relève en partie de la même logique, dans la mesure où elle traite d'altérations, de traces qui marquent ensuite l'épigénome et peuvent, parfois, se transmettre à travers les générations. Même s'il faut insister sur le fait que, en particulier en ce qui concerne les altérations liées aux environnements psycho-sociaux, cette transmission transgénérationnelle est loin d'être validée actuellement. En tout cas, sur ce point, l'épigénétique réactive

des choses présentes au XIX^e siècle, avec l'idée d'altérations, liées aux milieux de vie (moral, social, naturel), qui marquent le développement individuel puis se transmettent ; une idée qui suppose, du point de vue des politiques publiques, qu'il faut agir le plus tôt possible pour éviter ces altérations et leur transmission, avec de multiples enjeux en termes de normalisation et de contrôle des comportements. L'un des grands problèmes des sciences sociales, c'est de considérer la fixité, l'affirmation d'un déterminisme non modifiable, comme le seul mal absolu ; que ce serait uniquement lorsqu'on affirme les différences comme fixes, naturelles et non modifiables que des problèmes se posent. Pourtant, bien des dispositifs de pouvoir et de normalisation, y compris profondément délétères, ont été fondés sur la volonté d'intervenir en amont parce qu'on pensait que les choses étaient transformables et devaient être contrôlées au plus tôt.

MB : Je suis tout à fait d'accord. Le second point sur lequel je voudrais revenir est la question posée par, ou sur, l'épigénétique ; il me semble qu'il y a quelque chose de nouveau dans les représentations fournies par l'épigénétique. Peut-être pas nouveau sur le plan de la longue durée, mais nouveau à partir d'un certain discours sur la génétique. Sur la longue durée, la référence à l'épigénétique est une autre manière de revenir à une vieille question : que « fait » mon histoire à ce que je « suis » ? Mais l'épigénétique répond d'une certaine manière à une interprétation communément suscitée par la référence à la génétique, l'idée du « fatalisme du gène », c'est-à-dire l'idée que nous sommes intégralement déterminés par cette molécule à double brin qui contient tout notre patrimoine génétique. Bien évidemment, cette idée du déterminisme du phénotype par le génotype était déjà une caricature puisque l'infinie combinatoire des interactions entre les protéines, les produits des gènes, relève d'une complexité qui dépasse largement la prédictibilité directe à partir du génome¹⁴. Mais le discours autour de l'épigénétique ajoute un niveau de complexité supplémentaire, pour remettre en question ce prétendu déterminisme : il insiste sur l'influence de l'histoire individuelle, des interactions, des environnements sur ce que l'on « est ». L'épigénome renvoie à la manière dont un génome par ailleurs relativement fixe est « lu », c'est-à-dire à la manière dont les protéines produites sont exprimées dans le temps et dans l'espace. Or, les clefs interprétatives des gènes sont potentiellement modifiées par l'environnement d'un individu (environnement toxicologique, nutritionnel, climatique, politique, etc.). L'histoire d'un individu peut conditionner pour l'avenir les taux d'expression et d'interaction d'un ensemble particulier de gènes (ceux qu'on va lire en priorité, ceux qui vont être plus difficiles à lire parce qu'ils sont méthylés, etc.¹⁵) ; et ces modifications peuvent être transmises à la génération suivante. Du coup, ce qu'on transmet aux générations suivantes, ce n'est pas seulement le matériel génétique mais c'est aussi une sorte de clé de lecture de ce matériel génétique. C'est ça, très grossièrement, l'idée de l'épigénétique. C'est là qu'on peut parler de l'introduction du social dans le naturel, c'est-à-dire comment une expérience individuelle modifie le patrimoine interprétatif de soi et des générations suivantes. Mais il faut tout de même ajouter que l'on ne connaît pas encore grand-chose aux

14 Sur la question du rapport entre génétique et épigénétique pour penser notre identité, voir Pontarotti (2016).

15 La méthylation définit une modification chimique de l'ADN qui a pour effet d'inhiber l'expression d'un gène. Une faible méthylation se traduit souvent par une forte expression du gène, alors qu'un haut niveau de méthylation inactive le gène.

mécanismes épigénétiques au-delà de certains « grands » facteurs (stress) : il est difficile de parler d'une socio-politique fine qui serait radicalement modifiée par la « découverte » de l'épigénome.

COD : Le fatalisme du gène, c'est-à-dire cette histoire selon laquelle il y aurait eu une rupture radicale entre *nature* et *nurture*¹⁶, est un mythe historique, qui fonctionne parfois, mais qui est le plus souvent simpliste. L'épigénétique apporte en effet l'espoir de pouvoir agir sur certains déterminants, notamment sociaux, qui s'inscriraient ensuite dans l'épigénome¹⁷. Et ces déterminants sociaux, ce sont à la fois des conditions de vie, structurelles, mais aussi et surtout des soins maternels, des soins familiaux. C'est un aspect important de l'épigénétique telle qu'elle se développe actuellement. On pourrait agir dessus pour éviter des effets délétères dans le développement futur des individus et dans les générations suivantes. Mon objet de recherche initial, c'est la théorie de la dégénérescence de Bénédicte Augustin Morel. Et, dans la théorie de la dégénérescence, on retrouve bien des thèmes qui sont réinvestis aujourd'hui – avec une valeur scientifique tout autre, bien sûr – dans l'épigénétique. Or, de cette théorie ont dérivé des politiques problématiques de prévention, au nom de la plasticité, et d'irrigation du champ social avec une démultiplication des dispositifs médicaux. Et finalement cela a conduit à des politiques eugénistes. Et l'un des risques, avec l'épigénétique, c'est de se retrouver dans une configuration du même ordre dans les années à venir. Elle se donne comme porteuse d'un message d'espoir et d'émancipation, mais elle est aussi porteuse de beaucoup de dangers.

EG : J'ai une autre question à propos de la médecine racialisée aux États-Unis avec le médicament le BiDil qui a été commercialisé depuis 2005. Le BiDil constitue le premier médicament destiné spécifiquement aux Afro-Américains pour traiter l'insuffisance cardiaque¹⁸. Quels sont les effets sociaux, les dangers sociaux qu'on peut évoquer ? Et qui sont les acteurs sociaux qui s'emparent de ce genre de médecine, qui la revendiquent parfois, et justement, pour quel usage ?

COD : Le très bon livre d'Anne Pollock (2012), *Medicating Race*, le dit clairement : beaucoup de bruit pour pas grand-chose. Ça a été un flop économique. Les acteurs sociaux ne s'en sont pas beaucoup emparés, mais on en a fait un objet de débat considérable. On en a fait l'archétype de la pharmacogénomique alors que ce n'est pas un médicament fondé sur les principes de la pharmacogénomique. On a tendance à glisser très vite de race, à biologie, à génomique... Quant à la question des usages, qui sont les acteurs sociaux qui, en médecine, s'emparent de ça ? Il y a une logique ancienne aux États-Unis, décrite par Steven Epstein (2007), qui consiste à essayer d'intégrer un maximum de différences – sexuelles, raciales, ethniques, etc. – dans les politiques publiques de santé et les études randomisées. Et c'est devenu un enjeu pour les représentants de

16 L'opposition *nature* à *nurture* renvoie au débat opposant les innéistes aux défenseurs de l'idée que des caractères ou comportements humains pourraient être influencés par l'environnement social. En réalité, ces deux positions ne sont pas mutuellement exclusives.

17 L'épigénome définit l'ensemble des modifications apposées sur le génome qui a pour effet de réguler l'expression des gènes.

18 Le site Internet du BiDil évoque l'enjeu racial en première page : <https://www.bidil.com/>

certaines communautés minoritaires. Beaucoup de ceux qui ont fortement investi dans la médecine racialisée sont issus de ces communautés et se vivent comme leurs défenseurs. C'est maintenant un enjeu de luttes, dans un ensemble de pays, que d'acquérir une visibilité dans les bases de données génétiques. Avec beaucoup d'ambivalences et de difficultés, puisqu'ils savent que cela peut se retourner contre eux. Et, de fait, ça s'est retourné contre eux, avec beaucoup de données accumulées qui ont ensuite été utilisées pour des politiques discriminatoires qu'ils ne cautionnaient pas. Ils ont éprouvé le besoin de s'insérer dans ce qui était, à l'époque, un programme de recherche hautement financé et hautement prometteur, celui de la médecine génomique, pour lutter contre les discriminations dans leurs communautés. Alors que s'ils s'étaient concentrés sur les variables purement sociales des inégalités de santé, ils s'en seraient beaucoup mieux portés.

EG : Autre question qui s'apparente à ces problèmes de définitions des termes : comment définir la sociobiologie, qui a d'ailleurs connu un essor en France, surtout à partir des années 1970, notamment dans certains courants politiques d'extrême droite ? Est-elle une autre forme de biologisme ?

COD : Le biologisme de la sociobiologie est un réductionnisme assez marqué qui peut prendre la forme d'un anti-humanisme au sens où il inscrit l'Homme et la nature humaine dans la continuité plus générale de l'ensemble des espèces vivantes, caractérisées par certains comportements « naturels ». Mais c'est aussi une socialisation de la biologie, au sens où elle fait appel à des modèles sociaux pour expliquer les comportements biologiques, notamment à travers l'éthologie. Mais il y a aussi une forme humaniste du biologisme, que Sébastien Lemerle (2014) pointe bien, qui essaye au contraire de définir la nature humaine à partir de principes biologiques spécifiques, pour en dériver certains principes. Ce qui m'intéresse, c'est ce que Lemerle décrit comme le biologisme *libéral* qui se développe aujourd'hui (Grossi, 2016). On pointe des déterminations biologiques au sens large pour ensuite permettre de travailler à les modifier. On n'est pas dans la fixité, la détermination, le fatalisme, mais au contraire dans une logique de possibilité et souvent de *devoir* d'intervenir, de corriger, d'améliorer certains caractères. La notion de « biologisation du social » est, quant à elle, un peu différente : elle définit quelque chose de beaucoup plus large, avec cette idée d'un processus qui peut être lié à d'autres processus, comme la médicalisation du social, la psychologisation du social, tout cet ensemble de pratiques ou de discours qui cherchent à transformer les objets sociaux à partir de concepts importés des savoirs biologiques, psychologiques ou médicaux. Cette biologisation du social se fait donc souvent à travers des opérateurs préalables, d'autres types d'opérations qui ne relèvent pas strictement de la biologisation. Par exemple, dans le cas de la neurobiologie ou des neurosciences, la biologisation du social se fait par le vecteur d'une psychologisation antérieure du social, qui fait parfois autant problème, sinon plus, que la biologisation. En tout cas, c'est un point de passage. Il a d'abord fallu procéder à une psychologisation du social pour en arriver à cette biologisation à travers les neurosciences. Idem, avec la culturalisation du social qui fait appel à une vision très simpliste des différentes cultures pour ensuite basculer parfois vers une biologisation. Donc il ne faut pas seulement se concentrer sur les formes de biologisation, plus ou moins problématiques, mais il faut aussi s'interroger sur les vecteurs qui les rendent possibles. Et s'interroger, aussi, sur la variété des stratégies dans lesquelles elles peuvent s'insérer.

EG : Quelle est la compatibilité entre les nouveaux savoirs génomiques et le constructivisme ces dernières années, en France et aux États-Unis ?

MB : Aux États-Unis, la sociologue Ann Morning (2015) a montré comment il peut y avoir compatibilité entre une version constructiviste et une vision biologique de la race, dans les discours, les pratiques et les mobilisations de conceptions raciales chez les différents acteurs. À partir d'une enquête de terrain qu'elle a menée en 2009 auprès d'étudiants dans les universités américaines, elle montre que selon le type de questions que pose le chercheur en sciences sociales, la réponse des étudiants varie entre une réponse constructiviste et une réponse beaucoup plus naturaliste ou biologique de la race. Elle en tire essentiellement la conclusion que les gens bricolent la question raciale avec une sorte de boîte à outils selon la situation dans laquelle ils se trouvent. C'est un premier résultat assez intéressant. Les chercheurs en sciences sociales aux États-Unis sont globalement d'accord pour dire que la race est une construction sociale, on peut donc faire l'histoire de cette racialisation et voir comment des groupes de population ont été racialisés. Globalement, l'idée de la construction sociale s'est traduite dans la population par une certaine conscience que les races n'existent pas, mais d'une manière non interrogée, sans qu'on sache exactement ce que cela veut dire. Morning commence par poser aux étudiants interrogés une question ouverte sur leur définition de la race et elle obtient alors une réponse de type constructiviste ou de type « couleur plus culture ». Ensuite, elle pose deux questions plus précises mettant en scène des scénarios qu'elle nomme « de la vraie vie », l'une sur le différentiel de poids de naissance selon qu'on est blanc, asiatique ou noir et l'autre, sur la surreprésentation de joueurs noirs dans la *National Football League* (NFL), par rapport à leur poids statistique dans la population en général. Et à l'occasion de ces questions, elle obtient des réponses qui sont très largement d'abord des explications biologiques. C'est son second résultat : quand nous faisons des enquêtes pour connaître les conceptions actuelles de la race en France ou aux États-Unis, la manière même de poser la question est très importante car elle détermine le type de réponse. On sait bien qu'il n'y a pas de question neutre, mais c'est un point fondamental. Enfin, elle montre également que l'explication par les discriminations est quasiment absente des réponses des étudiants. Le seul moment où elle est invoquée, c'est pour affirmer que les entraîneurs de la NFL privilégient sans doute les Noirs plutôt que les Blancs dans leurs pratiques de recrutement. La seule discrimination invoquée est donc la discrimination contre les Blancs. Ce que je trouve intéressant, c'est que cette enquête montre que l'opposition dichotomique entre constructivisme et biologisme n'a pas de sens.

CP : Un petit mot sur l'article de Morning qui me pose des problèmes d'un point de vue méthodologique. Dans le cadre d'entretiens, qui sont d'ailleurs plutôt des questionnaires, même si ce sont des questions ouvertes, elle fait comme si cela reproduisait les conditions d'utilisation des catégories et la signification qui leur est accordée. Ce qui suppose d'arriver, à partir de questions directives, à reconstituer les modes de mise en œuvre et de signification accordées aux catégories raciales en fonction de différents contextes d'usage. Et là, à mon avis, il y a un vrai problème.

MB : Il me semble que l'article constitue la formulation d'une question plutôt que celle d'une réponse. Je l'ai lu comme une manière de tester la cohérence

de nos conceptions de la race. Au lieu d'affirmer que la construction implique nécessairement telle croyance ou telle attitude vis-à-vis de la race, alors que l'approche biologique entraînerait telle autre croyance ou attitude très différente, l'article montre que nous sommes tous beaucoup plus ambigus, par rapport à nos croyances et à nos usages des termes, que ce que nous croyons.

CP : Oui, mais vu son dispositif d'enquête, tu ne peux pas interpréter la signification des différences de mode de construction et d'usage des catégories raciales. Alors que dans le cadre de vrais entretiens semi-directifs, tu peux voir la signification qui va être accordée à une posture constructiviste et ensuite à une posture beaucoup plus essentialiste. Et parfois, le constructivisme peut simplement être interprété comme une prise de position axiologique qui ne dit absolument rien des représentations du social dont les uns et les autres sont spontanément porteurs. Le cas typique est celui des entretiens avec les enseignants qui commencent quasi systématiquement par une affirmation du type, « pour moi, noir ou blanc, un enfant est un enfant, je ne vois pas de couleur ». Donc une prise de position constructiviste qui dénie toute validité à ces catégories et que tu peux interpréter comme une prise de position politique, morale, philosophique. Mais quand ils commencent à parler de leurs problèmes, ils utilisent des catégories qu'ils vont construire de manière variable, en fonction de ce dont ils parlent, en leur donnant un sens.

MB : Je suis d'accord. L'intérêt majeur de cet article est de souligner l'incohérence entre une prise de position constructiviste et d'autres usages des catégories raciales. L'intérêt est dans le questionnement. Ne croyons pas que le constructivisme a gagné ou perdu. Cela n'a aucun sens. Ne croyons pas que l'on puisse se contenter d'opposer approche biologique et approche constructiviste.

COD : Effectivement, la dichotomie peut parfois avoir des effets marquants. Si tu dis dès le départ : « On le sait très bien, les races sont socialement construites, la science a invalidé la catégorie de race », tu vas avoir tendance à ne pas étudier les différents savoirs biologiques et médicaux qui prétendent, de fait, analyser biologiquement les races actuellement. D'autant que le biologique et le socialement construit ne s'opposent pas nécessairement : c'est ce que montrent des travaux comme ceux de Catherine Bliss (2012) et de Nadia Abu El-Haj (2012) par exemple. Beaucoup de chercheurs en biologie et en médecine admettent le caractère socialement construit des races qu'ils étudient. Mais cela ne les empêche pas de considérer qu'il y a une composante biologique importante dans ces races. Et aujourd'hui, les modèles permettent de le penser de manière cohérente. Le vieux modèle de la génétique des populations lui-même affirmait, depuis très longtemps, que les différences de proportions de tel ou tel polymorphisme génétique sont déterminées en partie par des conditions sociales, comme les mariages, les barrières religieuses, culturelles ou socio-économiques. Par exemple, Bernard et Ruffié, dans les années 1970, analysaient comment, au Liban, l'appartenance aux différentes communautés religieuses déterminait les proportions de polymorphismes génétiques, avec des profils pouvant être ensuite racialisés¹⁹. Et on le retrouve évidemment dans l'épigé-

¹⁹ C'est ce que Bernard et Ruffié (1974) appelaient « l'hématologie ethnologique », où l'appartenance à certaines cultures ou groupes sociaux détermine des profils hématologiques et génétiques.

nétique qui offre un modèle encore plus net dans lequel les discriminations sociales s'inscrivent dans les corps et produisent des effets de renforcement des racialisations. Donc, la compatibilité peut-être assez forte. L'exigence du constructivisme social consisterait plutôt à étudier comment les catégories et les savoirs mobilisés sont construits. Ces catégories héritent d'une histoire, d'un ensemble d'hypothèses, de choix politiques. C'est très important à étudier et critiquer.

En France, il y a deux ans, *Le Monde* a publié une tribune de Nancy Huston et Michel Raymond intitulée « Sexe et Races, deux Réalités », dans le contexte du débat sur la suppression du mot race dans la Constitution (Huston et Raymond, 2013). Ce texte invoquait tout ce qui est présenté comme des savoirs robustes de la génétique aux États-Unis. Il disait que la génétique ne fait que *décrire* la réalité et qu'elle *constate* l'existence de races, pensées sous la forme de races-populations variant en termes de polymorphismes, etc. Ce type de positivisme fait des dégâts considérables, d'autant plus qu'on a, en parallèle, un discours en France sur le thème : « la science ne parle pas du tout de la race », alors que curieusement dans le reste du monde en biologie et en médecine, on en parle tout le temps. Et ce discours nous empêche d'analyser et de critiquer sérieusement les prétendus savoirs « objectifs » et « descriptifs » produits aujourd'hui en génétique et en médecine, sur les races. D'où l'importance d'une pédagogie visant à déconstruire ces savoirs. Cela ne signifie d'ailleurs pas les rendre absolument nuls, mais montrer qu'ils ont des limites très fortes.

EG : Concernant la question des transferts de savoirs, les catégories ethno-raciales sont en effet très souvent utilisées en génétique dans les textes publiés en anglais et issus, notamment des États-Unis. Voit-on réellement des formes de résistance parmi les chercheurs français qui lisent ces articles en anglais ou au contraire, reprennent-ils à leur compte ces catégories ?

COD : Ils s'étonnent parfois, ils s'aperçoivent que de manière routinière, en anglais, ces catégories sont sans cesse mobilisées. Mais on les utilise aussi en France, parfois, dans le quotidien des pratiques cliniques, avec des formules comme « un sujet de race noire », par exemple. Il se développe par ailleurs actuellement une ethno-dermatologie y compris en France, et on y réfléchit sur la pertinence de parler de « peau noire ». Pour « caucasien », il y a plus de textes en France qui soulignent l'impertinence du concept que de gens qui l'utilisent, me semble-t-il. Mais de fait, au jour le jour, les chercheurs sont abreuvés d'articles qui l'utilisent. Et ce pourrait être un appel : sciences sociales françaises, réveillez-vous et travaillez sur les usages concrets, quotidiens, qui sont faits des catégories raciales dans le domaine biomédical. Cela a commencé à être fait du côté de la police par exemple, pour savoir quelles sont les catégories mobilisées effectivement par les policiers et qui, à mon avis, ne sont justement pas les mêmes.

Références bibliographiques

Abel Sarah (2016) A la recherche des identités transatlantiques : des boucles conceptuelles au croisement de la société, l'histoire et la génétique, *Nuevo Mundo Mundos Nuevos*, [en ligne], consulté le 09/12/2016. URL : <http://nuevo-mundo.revues.org/69589>

Abu El-Haj Nadia (2012) *The Genealogical Science: Genetics, The Origins of the Jews, and The Politics of Epistemology*, Chicago, The University of Chicago Press, 328 p.

Bernard Jean et Ruffié Jacques (1974) Limites de l'hématologie géographique : l'hématologie ethnologique, *Comptes rendus hebdomadaires des séances de l'Académie des sciences. Série D: Sciences naturelles*, 278.

Bessone Magali (2013) *Sans distinction de race ? Une analyse critique du concept de race et de ses effets pratiques*, Paris, Vrin, 240 p.

Bessone Magali et Sabbagh Daniel (2015) *Race, racisme, discriminations*, Paris, Hermann, 376 p.

Bliss Catherine (2012) *Race Decoded: The Genomic Fight for Social Justice*, Stanford, Stanford University Press, 280 p.

Bolnick Deborah, Fullwiley Duana, Duster Troy, Cooper Richard, Fujimura Joan, Kahn Jonathan, Kaufman Jay, Marks Jonathan, Morning Ann, Nelson Alondra, Ossorio Pilar, Reardon Jenny, Reverby Susan and TallBear Kimberly (2007) The Science and Business of Genetic Ancestry Testing, *Science*, 318 (5849), pp. 399-400.

Bourdieu Pierre et Wacquant Loïc (1998) Sur les ruses de la raison impérialiste, *Actes de la recherche en sciences sociales*, 121-122, pp. 109-118.

Brubaker Rogers (2016a) The Dolezal Affair: Race, Gender, and the Micropolitics of Identity, *Ethnic and Racial Studies Review*, 39 (3), pp. 414-448.

Brubaker Rogers (2016b) *Trans. Gender and Race in an Age of Unsettled Identities*, Princeton, Princeton University Press, 256 p.

Burroughs Valentine J., Maxey Randall W. and Levy Richard A. (2002) Racial and ethnic differences in response to medicines: Towards individualized pharmaceutical treatment, *Journal of the National Medical Association*, 94 (10 suppl.), p. 1-26.

Busby George B. J., Brisighelli Francesca, Sánchez-Diz Paula, Ramos-Luis Eva, Martinez-Cadenas Conrado, Thomas Mark G., Bradley Daniel G., Gusmão Leonor, Winney Bruce, Bodmer Walter, Vennemann Marielle, Coia Valentina, Scarnicci Francesca, Tofanelli Sergio, Vona Giuseppe, Ploski Rafal, Vecchiotti Carla, Zemunik Tatijana, Rudan Igor, Karachanak Sena, Toncheva Draga, Anagnostou Paolo, Ferri Gianmarco, Rapone Cesare, Hervig Tor, Moen Torolf, Wilson James F. and Capelli Cristian (2011) The peopling of Europe and the cautionary tale of Y chromosome lineage R-M269, *The Royal Society*, 279 (1730), pp. 884-892.

De Rudder Véronique, Poirét Christian et Vourc'h François (2000) *L'inégalité raciste. L'universalité républicaine à l'épreuve*, Paris, Presses Universitaires de France, 224 p.

Doron Claude-Olivier (2016) *L'Homme altéré : races et dégénérescence (XVIIe-XIXe siècles)*, Paris, Éditions Champ Vallon, 592 p.

Duvoux Nicolas et Sévérac Pascal (2012) Citoyen Balibar. Entretien avec Étienne Balibar, *La Vie des Idées*, [en ligne]. URL : <http://www.laviedesidees.fr/Citoyen-Balibar.html>

Epstein Steven (2007) *Inclusion: The Politics of Difference in Medical Research*, Chicago, The University of Chicago Press, 424 p.

Gissis Snait B. (2008) When is "race" a race? 1946-2003, *Studies in History and Philosophy of Science Part C: Studies in History and Philosophy of Biological and Biomedical Sciences*, 39 (4), pp. 437-450.

Grossi Élodie (2016) The Rise of the New Pandora's Box? The Return of Biologism in France in the Second Half of the 20th Century, *Books and Ideas [La Vie des Idées]*, [online]. URL : <http://www.booksandideas.net/The-Rise-of-the-New-Pandora-s-Box.html>

Hensen Randall and King Desmond (2013) *Sterilized by the State Eugenics, Race, and the Population Scare in Twentieth-Century North America*, Cambridge, Cambridge University Press, 314 p.

Hoberman John (2012) *Black and Blue: The Origins and Consequences of Medical Racism*, Oakland, The University of California Press, 304 p.

Huston Nancy et Michel Raymond (2013) Sexes et races, deux réalités, *Le Monde*, [en ligne], consulté le 6 juin 2016. URL : http://www.lemonde.fr/idees/article/2013/05/17/oui-les-races-existent_3296359_3232.html

Jasienska Grazyna (2009) Low Birth Weight of Contemporary African Americans: An Intergenerational Effect of Slavery, *American Journal of Human Biology*, 21 (1), pp. 16-24.

Jones James J. (1982) *Bad Blood: The Tuskegee Syphilis Experiment*, Free Press, 336 p.

Kuzawa Christopher and Sweet Elizabeth (2009) Epigenetics and the Embodiment of Race: Developmental Origins of US Racial Disparities in Cardiovascular Health, *American Journal of Human Biology*, 21 (1), pp. 2-15.

Lee Sandra Soo-Jin (2013) Race, Risk, and Recreation in Personal Genomics: The Limits of Play, *Medical Anthropology Quarterly*, 27 (4), pp. 550-569.

Lemerle Sébastien (2014) *Le Singe, le Gène et le Neurone : Du retour du biologie en France*, Paris, Presses Universitaires de France, 280 p.

Leonard Thomas C. (2017) *Illiberal Reformers: Race, Eugenics, and American Economics in the Progressive Era*, Princeton, Princeton University Press, 264 p.

Long Gretchen (2012) *Doctoring Freedom: The Politics of African American Medical Care in Slavery and Emancipation*, Chapel Hill, The University of North Carolina Press, 248 p.

McCandless Peter (1996) *Moonlight, Magnolias, and Madness: Insanity in South Carolina from the Colonial Period to the Progressive Era*, Chapel Hill The University of North Carolina Press, 424 p.

Meltz Jonathan (2009) *The Protest Psychosis: How Schizophrenia Became a Black Disease*, Beacon Press, 272 p.

Montoya Michael (2011) *Making the Mexican Diabetic: Race, Science, and the Genetics of Inequality*, Oakland, University of California Press, 282 p.

- Morning Ann** (2015) Pour une sociologie de la conceptualisation raciale au 21^{ème} siècle, *Terrains/Théories*, 3, [en ligne]. URL : <https://teth.revues.org/579>.
- Panofsky Aaron** (2009) Behavior genetics and the prospect of "personalized social policy", *Policy and Society*, 28 (4), pp. 327-340.
- Phillips Andelka M.** (2016) Only a click away – DTC genetics for ancestry, health, love... and more: A view of the business and regulatory landscape, *Applied & Translational Genomics*, 8, pp. 16-22.
- Pollock Anne** (2012) *Medicating Race: Heart Disease and Durable Preoccupations with Difference*, Durham, Duke University Press Books, 280 p.
- Pontarotti Gaëlle** (2016) L'épigénétique a-t-elle son mot à dire dans les débats philosophiques sur l'identité personnelle ?, *Implications Philosophiques*, [en ligne]. URL : <http://www.implications-philosophiques.org/actualite/une/lepi-genetique-a-t-elle-son-mot-a-dire-dans-les-debats-philosophiques-sur-lidentite-personnelle-2/>
- Reardon Jenny** (2005) *Race to the Finish: Identity and Governance in an Age of Genomics*, Princeton, Princeton University Press, 256 p.
- Robino Carlo, Crobu Francesca, Di Gaetano Cornelia, Bekada A, Benhamamouch S, Cerutti N, Piazza A, Inturri S and Torre C** (2008) Analysis of Y-chromosomal SNP haplogroups and STR haplotypes in an Algerian population sample, *International Journal of Legal Medicine*, 122 (3), pp. 251-255.
- Savitt Todd L.** (2002) *Medicine and Slavery: The Diseases and Health Care of Blacks in Antebellum Virginia*, University of Illinois Press, 352 p.
- Schrag Peter** (2011) *Not Fit For Our Society: Nativism and Immigration*, Oakland, University of California Press, 320 p.
- Thayer Zaneta M. and Kuzawa Christopher W.** (2011) Biological memories of past environments, epigenetic pathways to health disparities, *Epigenetics*, 6 (7), pp. 1-6.
- Wailoo Keith** (2011) *How Cancer Crossed the Color Line*, Oxford, Oxford University Press, 264 p.
- Wailoo Keith** (2001) *Dying in the City of the Blues: Sickle Cell Anemia and the Politics of Race and Health*, Chapel Hill, The University of North Carolina Press, 360 p.
- Washington Harriet A.** (2008) *Medical Apartheid: The Dark History of Medical Experimentation on Black Americans from Colonial Times to the Present*, Anchor, 528 p.
- Weil François** (2013) *Family Trees: A History of Genealogy in America*, Harvard, Harvard University Press, 250 p.

Élodie Grossi et Christian Poiret

**Du social au biologique : les habits neufs de la « race » ?
Entretien avec Magali Bessone et Claude-Olivier Doron**

Il est communément admis en France que la notion biologique de race est scientifiquement invalidée depuis les années 1950. Pourtant, la « race », comme catégorie biologique, est loin d'être sortie des pratiques scientifiques. Au contraire, ces usages sont multiples et fragmentaires. La notion de race se transforme ainsi au fil de sa circulation entre disciplines des sciences « dures » et entre contextes nationaux. Et surtout, son usage comme notion biologique n'est pas cantonné aux seuls professionnels de la santé et des sciences naturelles. Aux États-Unis, les particuliers recourent à des tests génétiques pour s'affilier à des « races-ascendances bio-géographiques ». Des sociologues et historiens analysent les usages de la « race » en sciences « dures » et en médecine dans le contexte étatsunien, depuis une vingtaine d'années. Au regard de ce foisonnement nord-américain, les recherches en sciences sociales se font rares sur le sujet en France. Dans cet entretien, Magali Bessone et Claude-Olivier Doron proposent des lectures novatrices des modalités de construction et des usages des catégories ethniques et raciales dans le champ des sciences naturelles et de la médecine. Ils reviennent sur la pertinence de l'opposition entre constructivisme social et naturalisme lorsque ces paradigmes sont appliqués à la « race ». Enfin, ils invitent à déconstruire les usages parfois complexes de cette notion, en produisant des enquêtes empiriquement fondées dans le contexte français.

**From the Social to the Biological: Refashioning Race. An Interview
with Magali Bessone and Claude-Olivier Doron**

In France, it is commonly admitted that the scientific validity of the notion of race has been rejected since the 1950s. Nevertheless, race as a biological category is far from having been removed from scientific practices. Indeed, its uses are multiple and fragmentary. The notion of race is transformed as it circulates between the "hard" sciences and between different national contexts. Furthermore, its use as a biological notion is not restricted to professionals working in health or the natural sciences. In the United States, private individuals now often use genetic tests in order to affiliate themselves to "bio-geographical ancestries" or "races". For about twenty years, sociologists and historians have been analyzing the uses of race in the "hard" sciences and in the medical field in the American context. Compared to this sizable intellectual production in the US, research on "race" in the social sciences in France is noticeably scant. In this interview, Magali Bessone and Claude-Olivier Doron propose creative readings of the modalities of construction and the uses of ethnic and racial categories in the field of the natural sciences and medicine. They explain the importance of the opposition between social constructivism and naturalism when these paradigms are applied to "race". Finally, they invite readers to deconstruct the complex uses of this notion, by producing empirical qualitative field studies in the French context.

De lo social a lo biológico: ¿el nuevo «ropaje» de la «raza»? Entrevista con Magali Bessone y Claude-Olivier Doron

Se admite comúnmente en Francia que la validez científica de la noción de raza ha sido rechazada desde los años 1950. Sin embargo, la «raza», como categoría biológica, está lejos de haberse retirado de las prácticas científicas. Por el contrario, sus usos son múltiples y fragmentarios. Así, la noción de raza se va transformando a medida que circula entre disciplinas de las ciencias «duras» y entre contextos nacionales. Y sobre todo, su uso como noción biológica no se limita sólo a los profesionales de la salud y de las ciencias naturales. En los Estados Unidos, los particulares recurren a tests genéticos para afiliarse a «razas de ascendencia bio-geográfica». Sociólogos e historiadores analizan los usos de la «raza» en las ciencias «duras» y en medicina en el contexto estadounidense desde hace unos veinte años. En vista de esta proliferación norteamericana, las investigaciones en ciencias sociales sobre el tema en Francia resultan escasas. En esta entrevista, Magali Bessone y Claude-Olivier Doron proponen lecturas innovadoras de los modos de construcción y de los usos de categorías étnicas y raciales en el campo de las ciencias naturales y de la medicina. Llamam la atención sobre la pertinencia de la oposición entre constructivismo social y naturalismo cuando estos paradigmas se aplican a la «raza». Por último, invitan a deconstruir los usos a veces complejos de esta noción, produciendo estudios empíricamente fundados en el contexto francés.